

Humanisme – cosmisme

Georges Nicolas

Volume 33, numéro 90, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022054ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022054ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nicolas, G. (1989). Humanisme – cosmisme. *Cahiers de géographie du Québec*, 33(90), 379–385. <https://doi.org/10.7202/022054ar>

QUESTIONS, OPINIONS, DÉBATS

HUMANISME — COSMISME

par

Georges NICOLAS

*Institut de recherches interdisciplinaires,
Université de Lausanne, CH-1015 Lausanne, Suisse*

Dans les pays développés, plusieurs pensent que Dieu est mort et que les idéologies messianiques sont malades. Les sociétés post-modernes fondées sur la régression au plaisir minimal immédiat, se moquent d'ailleurs de l'un et des autres. Les nouveaux humanismes se dressent face à ce danger de liquidation de la spiritualité et de la pensée noble.

L'humanisme hiérarchique met au sommet le beau des grandes œuvres d'art ou des chefs-d'œuvre littéraires et le bien des droits de l'homme (Lévy, 1987 ; Finkielkraut, 1987). À l'étage intermédiaire, les cultures nationales, entités vivantes qui impriment le système de valeurs du « nous » collectif dans le « je » des individus. Tout en bas, les coutumes des sous-cultures modernes qui ont pour véhicules les gestes quotidiens, les objets courants et les distractions de masse. Ainsi le rock est une « régression dans le simplisme absolu d'un rythme universel ». Car, si tout est culture, y compris la race (Lévi-Strauss, 1983), il ne faut pas que *la* culture cède le pas devant *les* cultures, sous peine de voir l'humanité sombrer dans le fanatisme ou l'inconscience. La science se développe dans le respect des valeurs éternelles de l'humanisme (vérité, liberté, tolérance).

L'humanisme multi-culturel s'élève de manière véhémement contre l'occidentalisme de la culture hiérarchique (Racine, 1988). Celle-ci, il est vrai, magnifie la liquidation des cultures par les Européens au profit de valeurs universelles qui ne sont bien souvent que des habillages pour vendre les marchandises des pays industrialisés.

Ainsi, pour les femmes du Tiers-Monde, à quoi sert la liberté individuelle de ne pas allaiter leurs enfants si elles n'ont pas les moyens économiques de fabriquer des biberons propres pour le lait artificiel ? Il faut donc accepter la dialectique de l'Un et du multiple, de l'unité de la race humaine et de la diversité des cultures. Du reste, c'est maintenant dans le Tiers-Monde, l'Inde en particulier, qu'on trouve les pays où est cultivé ce qui « élève l'homme ». Étrange avatar d'un « tiers-mondisme » pas encore guéri des manipulations, des désillusions, des échecs cinglants et qui découvre tous les dix ans un nouveau « pays phare » par l'utilisation des sciences humaines (les autres

étant inhumaines ?). La dernière en date étant... la littérature comparée ! Dans l'humanisme multi-culturel, il n'est de science que relative aux valeurs des sociétés qui la génèrent.

L'*humanisme géographique* enfin se veut scientifiquement fondé (Ley et Samuel, 1978). Le hasard est une chose en soi. Il est au cœur de la matière et au sein de la société. Les systèmes physiques et les comportements humains sont des objets d'analyses statistiques. Pour comprendre et agir sur le monde, il faut accéder à une bonne description informatisée de ce qui se passe sur la terre. Toute prise de décision individuelle se situe par rapport à un certain niveau d'information. Le fermier américain (nouvel humaniste ?), avant de semer du blé, évalue les risques qu'il encoure en consultant sur son micro-ordinateur les cours du marché et les prévisions météorologiques (Bailly, 1984). Les actes individuels se combinent également statistiquement. Mais, bien qu'on arrive à construire de la même manière des modèles de comportement de groupes, la société dans son ensemble est la proie du hasard. L'histoire est contingente. « Il n'existe pas de fait qu'on peut prédire en géographie » (Prévost et Boichard, 1987, p. 4). Cependant, même si la finalité du monde est incompréhensible, elle reste transparente à Dieu. La nouvelle géographie humaniste s'accorde avec le spiritualisme. Elle vérifie par la pratique, comme toutes les sciences, la dualité du monde.

Ceci étant, de nos jours, est-il encore possible de fonder une approche scientifique sur un humanisme ? L'expérience historique millénaire des géographes occidentaux permet d'en douter. Pendant des siècles, la géographie a été l'humble servante de la philosophie, puis de la théologie. Elle concourait à deux choses. D'une part, à localiser à la surface de la terre les lieux de l'histoire ou des histoires du sacré, et d'autre part, à répondre affirmativement à deux questions : 1) le monde est-il créé et orienté par Dieu ? ; 2) dans le monde, Dieu a-t-il donné la terre en partage à l'homme ? (Glacken, 1967, p. vii-viii).

Le résultat de cette mise en tutelle est connu. Les humanismes religieux ont entravé le développement scientifique de la pensée géographique. D'abord en lui donnant des fausses questions à résoudre. Ensuite en réprimant, quand ils le pouvaient, les véritables avancées de la connaissance. Ainsi, la *Géographie générale* de Bernard Varen (Varenus), publiée en latin en 1624, est traduite en français en 1755 et en espagnol en... 1974 ! Par ce moyen la diffusion des idées coperniciennes sur l'univers dans les universités et les écoles secondaires européennes a été entravée. Dans les pays latins, aux XVII^e et XVIII^e siècles, la géographie se limite à la localisation, à l'énumération et à la statistique encyclopédique (Capel, 1974). Tout le développement de la géographie en Europe s'en est ressentie.

Aux XIX^e et XX^e siècles, les écoles nationales de géographie font l'expérience des humanismes hiérarchiques. En France, en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux États-Unis elles sont influencées par la philosophie des lumières. En Allemagne et au Japon mais aussi, dans une certaine mesure, en France, elles sont inspirées par le *Volksgeist* (génie national). Là aussi, les résultats sont connus. D'un côté, par l'intermédiaire des pédagogies, en pratiquant la méthode régionale, nombre de géographes se mettent au service du nationalisme, du colonialisme, du fascisme, du nazisme et du communisme. D'un autre côté, une confusion s'établit entre la technique du « plan à tiroir » et la recherche d'une explication géographique du monde. Chaque nouveau tiroir est censé expliquer le contenu du tiroir précédent. L'unité de la géographie, obtenue par son institutionnalisation, ne survit pas à la multiplication des tiroirs et à l'accroissement de l'information après la Seconde Guerre mondiale (Nicolas-O. et Guanzini, 1987 et 1988).

Le bilan de l'influence de l'humanisme multi-culturel sur la géographie est encore plus net. En effet, les géographies radicales cherchent à imposer leurs thèses politiques *a priori* par le biais du relativisme culturel. Celui-ci leur permet, d'une part, de revendiquer pour elle-même le droit à la différence et, d'autre part, leur fournit le cadre mondial dont elles ont besoin pour diffuser leur message politique. Elles utilisent donc les méthodes scientifiques de manière irréfutable. Ainsi, le concept de région est posé au départ comme un obstacle en raison de son caractère rural et conservateur. Ensuite, les structures spatiales sont définies de manière à rendre l'identification régionale impossible. Il ne reste plus pour terminer qu'à constater que les régions n'existent pas (Lacoste, 1976, p. 53). Ou encore, il faut prouver, afin de montrer leur caractère réactionnaire, que les nouveaux géographes anglo-saxons des années 1960 sont les continuateurs des géographes victoriens. Il suffit à cette fin de poser ce syllogisme : les géographes victoriens sont des naturalistes ; or le positivisme est naturaliste ; donc les géographes victoriens sont des positivistes comme les nouveaux géographes actuels (Gregory, 1978, p. 15-21). Conclusion évidente : tous les scientifiques victoriens sont influencés par le positivisme. Conclusion biaisée car les géographes de cette époque sont beaucoup plus évolutionnistes que positivistes (Nicolas-O. et Guanzini, 1988, p. 72-73) !

À vrai dire, tous ces humanismes (d'inspiration religieuse ou non) ont plus de choses en commun que de divergences. Ils considèrent que la terre est faite pour l'homme et que celui-ci en est le maître (peu importe son origine divine ou autre). Donc, la géographie qui s'efforce d'étudier scientifiquement la terre doit être au service de l'homme. Du moins, des hommes qui partagent les mêmes croyances et les mêmes idées. Les autres sont exclus, au nom d'un humanisme religieux pendant la colonisation ; au nom d'un humanisme hiérarchique (*Volksggeist* ou lumières) pendant les guerres mondiales et les périodes totalitaires ; au nom d'un humanisme multi-culturel pendant les guerres de libération et les révolutions nationales radicales. À de rares exceptions près, les géographes (inspirés par tel ou tel humanisme) s'ingénient à dénoncer les autres humanismes ravalés au rang de « barbaries ». Les mécanismes de la pensée géographique, les techniques et les méthodes ont beau être les mêmes, chacun justifie son idéologie de confrontation et glorifie l'emploi de la force (militaire, politique ou économique). Historiquement, tous les humanismes ont été impliqués dans des oppressions, des génocides et des guerres. Et pourtant, il y a aussi dans l'expérience millénaire de la géographie occidentale, des idées et des concepts qui permettent de prendre quelque distance avec ces pratiques soi-disant scientifiquement fondées.

Tout d'abord, même si l'évolution aboutit à une filiation des espèces, celle-ci n'établit pas une hiérarchisation qui justifie l'appropriation de la planète par l'homme au détriment des autres espèces. Comment les hommes pourraient-ils être dépositaires de la terre, alors qu'ils la saccagent depuis plusieurs millénaires ? De plus, non seulement l'évolution n'est pas terminée, mais il est possible que l'espèce humaine ne soit pas la seule espèce intelligente dans l'univers. Enfin, les sociétés humaines pourraient donner naissance à des entités intelligentes non vivantes.

Des échecs des humanismes et du caractère « ouvert » de l'évolution naturelle et de l'histoire humaine découle qu'il n'existe aucun espace privilégié. L'espace « en-soi » ne peut être atteint par un observateur. L'espace « absolu » a des propriétés (linéarité, réciprocité des distances, invariabilité des longueurs) en contradiction avec des observations géographiques élémentaires (distances non linéaires et non symétriques des lieux entre eux, impossibilité de représenter sur une carte topographique la longueur de pentes verticales, etc.). Enfin, l'espace social n'englobe pas les espaces

des géographies physiques. Or, comment rejeter les géographes physiques de la géographie alors que dans certains pays ils sont les plus nombreux et que des commissions de géographie physique figurent dans toutes les associations nationales et internationales de géographie ? Il ne s'agit pas seulement d'arguments matériels ou d'opportunités politiques, mais d'un problème de fond qui ne dépend pas de l'unité souhaitée ou honnie de la géographie. Car les espace géographiques physiques ne sont pas non plus l'espace privilégié des géographes, comme le pense en général le grand public pour qui un géographe reste un homme en culotte et en gros souliers qui se déplace à pied ou dans une voiture tout terrain.

Les espaces géographiques sont, à la surface de la terre, des espaces parmi d'autres. Deux choses cependant permettent à tous les géographes de se retrouver aux yeux du public, des utilisateurs de leurs travaux et... d'eux-mêmes, sans pour autant adopter unanimement ou majoritairement une unité normative factice de leur discipline. En premier lieu, depuis l'Antiquité grecque jusqu'à nos jours, les géographes ont utilisé une manière de penser qui ne peut être comprise ni avec la logique mathématique ou la logique classique, ni avec les logiques non classiques connues actuellement. Cette façon de raisonner géographiquement à l'aide d'un Tout spatial et de ses parties est explicite chez la plupart des géographes antiques (Strabon, Ptolémée, etc.), de la Renaissance (Varenius, Münster, etc.) ou de l'époque contemporaine (Carl Ritter, Friedrich Ratzel, Paul Vidal de la Blache, Halford John Mackinder, Isaiah Bowman, etc.). Elle reste implicite chez les géographes modernes (même les plus techniques) quand ils posent les problèmes, articulent leurs démonstrations ou tirent des conclusions (Pierre George, Peter Hagett, Roger Brunet, Yves Lacoste, Philippe Pinchemel, etc.). Ce qui diffère d'une époque à l'autre et entre géographes d'une même période, c'est l'utilisation qui est faite du mode de pensée Tout/partie(s) en fonction du but poursuivi. Mais les règles ne varient pas (Nicolas-O., 1984, p. 251-285).

Pour un objet géographique donné, la surface de la terre est considérée comme un Tout qui peut être divisé en parties. À chaque objet correspond un Tout différent. Le Tout permet de délimiter les parties. La mise en relation spatiale (générale, centrale, périphérique, etc.) de l'ensemble des parties engendre le Tout initial. N'importe quelle partie du Tout préalablement défini peut être posée comme un Tout qui ne couvre pas entièrement la surface de la terre. On peut alors distinguer d'autres parties dans ce nouveau Tout. Dans un Tout, la mise en relation spatiale d'un nombre limité de parties permet, par somme spatiale, d'obtenir un Tout distinct du Tout initial. Les sommes spatiales issues de Touts différents peuvent être mises en relation spatiale pour former de nouveaux Touts, si les objets considérés l'autorisent. Le Tout obtenu est différent des Touts initiaux. Enfin, quels que soient leurs modes de formation, les Touts ont les mêmes propriétés spatiales¹.

En second lieu, historiquement la géographie s'est construite à partir du cosmos et de la terre comme en témoigne la présence d'une initiation aux phénomènes cosmiques au début de la plupart des atlas, encore à l'heure actuelle. Ainsi, les géographes se reconnaissent dans l'utilisation spécifique de la terre qui est pour eux un objet « particulier ». L'espace universel est engendré par l'abstraction de tous les espaces (humains ou non, y compris les espaces géographiques). Quant à l'ensemble des objets géographiques singuliers (composés d'un couple indissociable entre un lieu et une information à la surface de la terre), il est obtenu par la négation simultanée du vide (négation de l'espace universel) et de la terre (objet particulier) (Nicolas-O., 1978).

En se référant aux différentes traditions et écoles de pensée occidentales, à leurs accomplissements et à leurs échecs, la géographie peut être considérée comme un

« cosmisme » (Humboldt, A. von, 1845–1858) ². L'espace est la relation entre les objets, alors que l'espace géographique est une des relations entre les objets à la surface de la terre. Cette relation ne disparaît totalement qu'avec la destruction complète de ces objets. Ainsi, beaucoup d'espaces ruraux romains dévastés par les incursions barbares, les marches médiévales espagnoles transformées en terres brûlées, certaines campagnes anglaises réaménagées par les *enclosures*, les pays d'Allemagne centrale ravagés pendant la guerre de Trente ans, ou encore les villes modernes dévastées par les bombardements. Mais la plupart du temps (même à Hiroshima !), il reste quelque chose des situations spatiales antérieures dans les configurations spatiales nouvelles. Dans tous les cas, l'espace apparaît comme une sorte de « mémoire de la matière » dont les propriétés très variables restent encore à découvrir aussi bien à l'échelle moléculaire, humaine ou cosmique (Nau, 1988 ; Hawking, 1988). En ce sens les géographes, éternels quémandeurs et suiveurs sur le plan épistémologique, ont une contribution originale à apporter dans le débat actuel sur les rapports entre l'homme, la terre et le cosmos. Contrairement aux débats antérieurs sur la finalité du monde — les relations entre l'homme et la nature, le caractère spécifique (objectif, social ou politique) de l'espace géographique — cette contribution peut se fonder sur la recherche d'une clarification des modes de pensée géographiques et non sur la énième naturalisation en géographie d'une doctrine contrôlée par une religion, une idéologie ou une pensée politique.

La volonté de « géographe » en se distanciant de toute idéologie humaniste et en décentrant le point de vue géographique par rapport à la terre ne signifie pas pour autant que le discours prôné est dénué de tout contenu idéologique. Le cosmisme n'est pas un angélisme, une justification *a priori* de toutes les formes de pensées irrationnelles sous le prétexte qu'elles seraient non anthropocentriques. La science repose sur une conception unitaire de la réalité à laquelle l'homme accède par la compréhension rationnelle des expériences humaines et non humaines. Mais diriger l'activité scientifique vers le cosmos (considéré comme l'ensemble des choses qui est régi par les lois universelles), n'implique pas une approbation sans réserve du cours des choses. Certaines manifestations de la nature peuvent paraître odieuses aux yeux des hommes dont les actions modifient la course du monde. D'une part, le cosmisme se présente comme l'abandon de la prétention à transformer le monde sans contrainte et sans limite sous le prétexte que l'homme en serait le propriétaire ou le dépositaire ; d'autre part, il se comprend comme le respect de toutes les formes de vie et de leurs systèmes de valeurs, chaque système ayant pour bornes celles des autres systèmes. L'année du bicentenaire des droits de l'homme pourrait ainsi devenir l'année de la Déclaration des droits cosmiques inspirée par les 16 conclusions de la Conférence des prix Nobel réunie à Paris en janvier 1988.

Déclaration des droits cosmiques

- 1) Le cosmos est le patrimoine de toutes les formes de vie. Les espèces vivantes sont une et ont les mêmes droits que l'espèce humaine. Endommager l'équilibre cosmique est un crime contre l'avenir.
- 2) La terre n'appartient pas à l'espèce humaine qui doit répondre de son usage devant toutes les espèces vivantes.
- 3) La richesse du cosmos est dans sa diversité. Elle doit être protégée dans tous ses aspects biologiques et culturels.

- 4) Les problèmes les plus importants qu'affrontent les espèces vivantes aujourd'hui sont à la fois cosmiques et interdépendants.
- 5) La science est un pouvoir. Son accès doit être également garanti à toutes les espèces vivantes.
- 6) Les droits de l'homme font partie intégrante des droits vitaux de l'espèce humaine.

NOTES

¹ Voir l'utilisation du mécanisme de pensée Tout-partie(s) par Paul Vidal de la Blache et Halford John Mackinder dans Nicolas-O. et Guanzini (1987) p. 30-34 et (1988) p. 25-30. Voir également son utilisation par Strabon et une série de géographes contemporains dans Nicolas-O. (1984) p. 274-291 et p. 246-250.

² « En reculant les limites de la physique du globe, en réunissant sous un même point de vue les phénomènes que présente la terre avec ceux qu'embrassent les espaces célestes, on s'élève à la science du Cosmos, on convertit la physique du globe en une physique du monde. L'une de ces dénominations est formée à l'imitation de l'autre; mais la science du Cosmos n'est point l'agrégation encyclopédique des résultats les plus généraux et les plus importants que fournissent les études spéciales. Ces résultats ne donnent que les matériaux d'un vaste édifice; leur ensemble ne saurait constituer la physique du monde, cette science qui aspire à faire connaître l'action simultanée et le vaste enchaînement des forces qui animent l'univers. La distribution des types organiques selon les rapports de latitude, de hauteur et de climats (Géographie des plantes et des animaux), est tout aussi différente de la botanique et de la zoologie descriptives, que l'est la géologie de la minéralogie proprement dite... Dans l'ouvrage qui nous occupe, les faits partiels ne seront considérés que dans leurs rapports avec le tout » (Humboldt, 1847-1859, t. 1, p. 46-47). « La partie terrestre de la physique du monde, à laquelle je conserverais volontiers l'ancienne dénomination très expressive de *Géographie physique*... » (*Ibid.*, p. 53). « La partie terrestre de la science du Cosmos décrit la lutte de l'élément liquide avec la terre ferme... Les résultats généraux de l'*Orographie* et de l'*Hydrographie* comparées appartiennent seuls à la science dont j'ai à cœur de déterminer ici les limites réelles, mais non l'énumération des plus grandes hauteurs du globe, le tableau des volcans encore actifs, des bassins de rivières ou de la multitude de leurs affluents. Ces détails sont du domaine de la géographie proprement dite » (*Ibid.*, p. 54-55).

SOURCES CITÉES

- BAILLY, Antoine S. (1984) Probabilités subjectives et géographie humaine : fondements, méthodologie et applications. In *Géographies aujourd'hui. Mélanges offerts à François Gay*, Nice, Université de Nice, Laboratoire d'analyse spatiale Raoul Blanchard, p. 17-34.
- CAPEL, Horacio (1974) *Varenio: Geografia general* (edición y estudio preliminar de). Barcelona, Edición de la universidad de Barcelona, 147 p.
- FINKIELKRAUT Alain (1987) *La défaite de la pensée*. Paris, Gallimard, NRF, 167 p.
- GLACKEN, Clarence J. (1967) *Traces on the Rhodian Shore*. Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 763 p.
- GREGORY, Derek (1978) *Ideology, Science and Human geography*. London, Hutchinson, 198 p.
- HAWKING, Stephen W. (1988) *A brief history of Time, from the Big Bang to Black holes*. London, Bantan Press, 198 p.
- HUMBOLDT, Alexander von (1845-1858) *Kosmos*, traduction française *Cosmos*. Paris, 4 vols.
- LACOSTE, Yves (1976) *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris, Maspero, 189 p.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1983) *Le regard éloigné*. Paris, Plon, 398 p.
- LÉVY, Bernard-Henri (1987) *Éloge des intellectuels*. Paris, Grasset, 154 p.
- LEY, David et SAMUELS, Marwyn S. ed. (1978) *Humanistic geography, prospects and problems*. London, Croom Helm, 337 p.
- NAU, Jean-Yves et NOUCHI, Franck (1988) La mémoire de la matière. *Le Monde*, jeudi 30 juin, p. 1 et 14.

- NICOLAS-O., Georges (1978) Qu'est-ce que l'axiome chorologique? *L'espace géographique*, 7 (2): 127-130.
- _____ (1984) *L'espace originel*. Berne, Lang, 317 p.
- NICOLAS-O., Georges et GUANZINI, Catherine (1987) *Paul Vidal de la Blache. Géographie et politique*. Lausanne, Eratosthène Méridien 1, 80 p.
- _____ (1988) *Halford John Mackinder. Géographie et politique*. Lausanne, Eratosthène Méridien 2, 82 p.
- PRÉVOT, Victor et BOICHARD, Jean (1987) *Géopolitique transparente. Atlas-panorama de géopolitique mondiale*. Paris, Magnard, 256 p.
- RACINE, Jean (1988) Finkielkraut, ou l'occident bien tempéré? *L'espace géographique*, 17 (1): 51-52.

(Acceptation définitive en juin 1989)